



J
CO
éditions
/ ROMAN

Marcelle Gamon

MAGDALÉNA

Marcelle gamon

Magdaléna

Roman



Du même auteur

Chez n'co éditions

À propos de Clara (2024)
Ce jardin sans Pierre (2024)
Troubles mémoires (2023)

Ailleurs

Les Hauts de Conamble (2013, éditions Baudelaire)
L'homme aux lunettes bleu indigo (2012, éditions Baudelaire)

En auto-édition

Ce que je sais de lui (2021, biographie)
Un été en Ardèche (2020)
Café de Provence (2019, recueil d'anecdotes familiales)
Vent contraire (2017)
Des jours, des rêves, des illusions (2016, recueil de nouvelles)

Les choses sont curieuses, le destin lui-même est curieux. On s'imagine une vie, celle dont on rêve, et puis rien ne se passe exactement comme on le voudrait. Tout est tellement différent. Dire si ma vie est hors normes, je ne le crois pas, c'est ma vie, tout simplement.

Je m'appelle Marc, j'ai quarante ans. Je suis biographe.

Automne 2024

Lorsque j'avais demandé au village où habitait madame Dupont-Ruelle, on m'avait montré une maison jaune, perchée sur la colline. On avait rajouté que je devais me méfier d'elle, que c'était une folle, une hurluberlue, une originale qui faisait tourner les têtes de tous les hommes qui s'approchaient de sa maison. Personne ne l'aimait au village, tous disaient qu'elle avait tué son mari pour hériter d'une belle fortune.

Ce n'étaient que des rumeurs sans doute, mais j'avais pris quelques précautions avant de m'y rendre. Elle m'avait contacté pour faire sa biographie.

Je lui avais téléphoné un matin d'octobre et elle m'avait donné rendez-vous pour le vingt-trois, date de son anniversaire, avait-elle précisé. Elle avait dit : « On boira le champagne à ma santé ».

Au son de sa voix suave, j'avais réalisé qu'elle pouvait bien être celle dont on m'avait dit du mal, mais les ragots la concernant me donnaient envie d'en savoir plus. C'était peut-être la chance de ma vie. Jusqu'à présent je n'avais rien écrit de sensationnel, juste un roman qui n'avait pas été édité.

Ce vingt-trois octobre donc, je m'étais rendu à la maison jaune. Le portail d'entrée un peu défraîchi, sur lequel était indiqué « Villa Jane » s'ouvrait sur un long chemin en terre battue bordé de grands feuillus aux couleurs chatoyantes de l'automne. Malgré l'accès difficile ballottant la voiture de droite à gauche dans les ornières qui s'étaient creusées avec le temps, et les mauvaises herbes qui envahissaient le centre du chemin, j'avais réussi tant bien que mal à atteindre la maison. J'avais vite compris que madame Dupont-Ruelle ne faisait plus ou peu entretenir sa propriété depuis qu'elle était veuve.

La Villa Jane avait dû être un endroit magnifique en son temps. La maison construite sans doute dans les années trente bénéficiait d'une vue imprenable sur le Rhône. D'ailleurs, à travers les feuillages des arbres, on pouvait deviner au loin danser les bateaux comme si c'étaient des jouets miniatures que l'on téléguidait d'ici.

Pour un mois d'octobre, il faisait un temps magnifique. On se serait presque cru en été. Le ciel était d'un bleu limpide parsemé toutefois de quelques nuages annonciateurs d'un changement de temps.

Sitôt descendu de voiture, j'avais quitté mon blouson en jean avant de me présenter devant elle. J'avais enfilé un blazer bleu marine, imaginant que ça ferait impression dans ce milieu bourgeois. J'avais grimpé lestement les quelques marches qui conduisaient à une large terrasse en pierre. Face à moi, une grande porte d'entrée en verre et fer forgé de style Art déco. J'avais sonné. Juste à ma gauche, la porte de la véranda qui donnait également sur la terrasse était entrebâillée. De loin une voix claire m'avait dit : « Entrez, Marc ! Je suis dans la véranda, c'est tout de suite à gauche ! »

Surpris par cette familiarité, j'avais franchi la porte de gauche qui ouvrait sur la grande véranda envahie de plantes exotiques. Une sorte de jungle organisée. Au milieu de cette jungle, assise dans un fauteuil en rotin, elle me souriait.

— Bonjour, Marc, si vous me permettez de vous appeler ainsi. Avez-vous trouvé facilement la maison ?

— Bonjour, madame. Je me suis renseigné au tabac du village, et me voilà.

— On a dû vous dire que j'étais folle, non ? Car c'est ce qu'ils pensent de moi là-bas. Mais c'est bien, vous êtes courageux, vous n'avez pas été comme tous les autres candidats. Tous les précédents se sont excusés, prétextant je ne sais quel empêchement, mais je sais très bien que plusieurs se sont présentés au village, et ne sont jamais venus jusqu'à la maison. Je pense que nous allons nous entendre. Quittez-moi donc cette veste ! Il fait une chaleur folle dans la véranda et je ne voudrais pas être obligée de vous réanimer. Prenez ce fauteuil-là, et asseyez-vous en face de moi que je vous regarde.

Le ton était donné. Je m'étais senti un peu mal à l'aise, mais, j'avais vite compris que j'avais affaire à une femme simple et directe, loin de la bourgeoise que j'avais pu imaginer.

— Vous êtes donc biographe à ce que j'ai cru comprendre ? J'ai trouvé vos coordonnées sur le journal local. Pour qui avez-vous déjà travaillé ?

— À vrai dire, pour personne, vous êtes ma première cliente. Je suis romancier à la base, un seul roman à mon actif, non encore publié. La biographie me semblait intéressante à envisager, une autre façon d'aborder l'écriture.

— Je vois. En somme, je vais vous servir de cobaye. Ça me plaît. Au moins nos échanges seront sans chichis. On va dégrossir ensemble ce qui me semble important d'aborder dans ma vie. Vous verrez ensuite si on peut en faire quelque chose, si elle peut inspirer quelque éditeur, car voyez-vous, je n'ai plus de famille, je suis seule, mais quelque peu égocentrique, et parler de moi me fera un bien fou, surtout à un beau garçon comme vous ! Quel âge avez-vous ? Si je peux me permettre.

— Je viens d'avoir quarante ans.

— C'est bien ! Moi, je vais fêter mes soixante-douze ans aujourd'hui, c'est pour cette raison que j'ai préparé les flûtes sur

la table et que le champagne nous attend au frais. Je vais aller le chercher. Attendez-moi là.

Elle s'était levée. Elle avait l'allure d'une femme de cinquante ans au bas mot et non soixante-douze comme elle me l'annonçait. Elle était de taille moyenne, assez chic, une chevelure blonde parsemée de cheveux blancs attachés en catogan encadrait son visage au regard bleu tendre et au sourire charmeur. Je l'avais regardée se diriger vers le hall d'entrée pour rejoindre la cuisine sans doute. Elle était à l'aise dans sa démarche, portait un blue-jean et un chemisier blanc à rayures bleues. Elle marchait pieds nus. D'après ce premier contact, elle n'avait pas l'air d'une folle comme on me l'avait fait croire. Elle était moderne et tout ce qu'il y a de plus normal.

Elle était revenue en chantonnant, tenant la bouteille de champagne dans une main, un paquet de gâteaux dans l'autre. Je ne m'attendais pas à cet accueil. En les brandissant vers moi, elle s'était écriée :

— C'est le premier anniversaire que je vais fêter sans lui ! Je veux dire sans Jean, mon mari, décédé l'an dernier. Depuis, aucune réjouissance. Vous êtes ma première grande joie.

Elle avait pris place dans son fauteuil, m'avait demandé d'ouvrir la bouteille, puis de verser le champagne. Elle avait acheté un gâteau d'anniversaire pour quatre personnes en expliquant :

— Les pâtisseries ne font pas de gâteaux pour deux et de cette façon on pourra se resservir. La pâtisserie du village est réputée.

Nous avons donc trinqué. Je m'étais laissé aller à lui dire qu'en fait je fêtais mes quarante ans aujourd'hui, que nous étions nés le même jour. Coïncidence, sans doute ! Ce fut certainement cet état de fait qui nous rapprocha l'un de l'autre et qui me permit de me sentir à l'aise dès cette première rencontre.

Elle ne m'avait pas quitté des yeux. J'étais presque gêné par ce regard clair qui me détaillait jusqu'au moindre détail, comme si tout à coup j'étais devenu un objet d'art. Puis elle avait demandé :

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur vous ? Êtes-vous marié, avez-vous des enfants, qu'avez-vous fait avant d'écrire ?

Je l'avais trouvée bien curieuse, mais elle était sympathique, et lui avais répondu avec plaisir :

— J'ai une femme de mon âge, nous sommes mariés depuis dix ans, et j'ai deux fils. Avant d'écrire, je travaillais dans la banque, comme trader. J'y suis toujours du reste, mais à mi-temps. Une sorte de *burn-out* m'a obligé à réduire mon activité. Trop de pression, trop de stress, sans doute. L'écriture a été pour moi un défoulement, surtout depuis que Stella, ma femme, m'a quitté, me laissant seul avec les gosses. C'est ma mère, qui vit avec nous et qui les garde. Une vie pas très drôle. Pour ma part, j'adore écrire. Je pense que vous ne serez pas déçue.

— Je ne le crois pas. J'ai confiance en vous. Vous m'avez plu dès le premier regard. C'est un signe. Nous allons peut-être parler des conditions avant de commencer.

Je les lui avais soumises et elle avait semblé d'accord en précisant :

— Je pense qu'aujourd'hui ce sera un simple contact, une relation tout amicale, et nous commencerons la semaine prochaine si vous voulez bien. Vous pourrez m'appeler par mon prénom, Magdaléna ! Ce sera plus convivial.

J'avais acquiescé, lui avais fait signer le contrat que j'avais préparé. Nous avions discuté de choses et d'autres, même beaucoup ri, sans doute à cause de l'alcool. J'avais senti qu'il s'était passé quelque chose entre nous. Nous nous verrions chaque semaine, le jeudi de préférence en début d'après-midi.

J'étais reparti satisfait de mon premier entretien, rêvant déjà à la vie de cette femme séduisante que j'imaginai flamboyante et heureuse.



Le jeudi qui suivit notre première entrevue, j'étais arrivé à quatorze heures trente, c'était ce qui était convenu. Cela lui laissait le temps de faire une petite sieste. Je fus surpris de constater que le chemin d'accès avait été arrangé succinctement et tondu en son centre. La voiture pouvait ainsi avancer sans entendre les herbes sèches rapper le dessous de la carrosserie. Magdaléna se

tenait sur le perron. On aurait juré qu'elle s'impatientait. J'avais regardé l'heure, je n'étais pourtant pas en retard ! Dès que j'étais descendu de voiture, elle m'avait dit :

— Bonjour, Marc, je prenais l'air en vous attendant. J'ai pensé que nous pourrions travailler dehors, il fait encore beau. J'ai fait nettoyer l'allée par le paysan qui me rend quelques services. Lui, au moins, il n'a pas d'a priori à mon égard ! Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Bien, très bien.

On avait pris place devant le perron, juste au bas des escaliers en pierre, sur deux chaises de jardin anciennes en fer forgé, peintes en blanc, autour d'une table ronde un peu défraîchie, de même facture. J'avais sorti de mon cartable un cahier de notes et aussi mon dictaphone. Je n'aimais pas trop me servir de ce dernier, mais il me semblait indispensable pour ne pas oublier tout ce qu'elle me raconterait.

Ce jour-là je l'avais trouvée plus belle que la semaine dernière. Son chemisier blanc en coton, légèrement entre-ouvert, laissait dévoiler un soutien-gorge en dentelle blanche. Sur ses épaules, elle avait déposé une grande écharpe en laine beige, et elle portait un pantalon écossais coincé dans des bottes cavalières.

— Par où voulez-vous débiter ? L'enfance ou le mariage ? avait-elle demandé

— L'enfance me paraît bien.

Doucement, elle avait commencé à raconter :

« J'ai eu une enfance heureuse auprès de parents aimants. Nous vivions en ville, à Lyon. J'avais un seul frère de dix ans mon aîné, Amaury. Autant dire que j'avais très peu de relations avec lui, j'ai vécu presque comme une enfant unique, puisque dès qu'il eut vingt ans, il partit s'installer au Texas, un rêve des grands espaces, qu'il entretenait depuis l'enfance à force de lire les histoires de Jack London et de regarder les westerns à la télé.

Mes parents lui en avaient voulu, mais ils étaient ouverts d'esprit et ils lui avaient laissé vivre sa vie. Là-bas, il avait intégré une grande ferme, était devenu cow-boy. Autant dire qu'on ne le

voyait jamais. On recevait seulement de temps à autre des lettres qui nous confirmaient qu'il allait bien. Il ne s'est jamais marié. Je l'ai revu il y a une dizaine d'années alors qu'il avait déjà soixante ans. Il n'allait pas très bien, faisait beaucoup plus vieux que son âge. On sentait qu'il était épuisé de sa vie mouvementée. D'après ses dires, il avait été heureux. Avec Jean, nous l'avons hébergé deux années, puis il s'est éteint un matin. J'ai été très choquée par son départ soudain, je m'étais attaché à lui. Je passais des soirées à l'écouter raconter ses histoires rocambolesques autour des vaches, et de son amour pour les chevaux. Là-bas aux États-Unis, il logeait dans une grande caravane presque au milieu des champs et des bêtes. Je crois qu'il était un peu fou. »

Elle avait souri en me parlant de lui. J'avais vite compris qu'elle avait regretté son départ vers des horizons lointains, qu'elle aurait aimé le connaître davantage.

« Même si j'ai regretté son départ, j'ai été plus que choyée à la maison. Je ne manquais de rien, sauf de liberté. Ma mère était possessive, le contraire de mon père qui me laissait vivre ma vie. J'aimais mes parents autant que je les détestais. J'avais besoin de liberté, c'était ancré en moi. Je leur reprochais leur sévérité. Ils me considéraient comme une princesse précieuse à qui on interdit tout, de peur de la perdre dans les bras d'un prince déluré. Le départ de mon frère aîné avait certainement perturbé ma mère et je crois qu'elle ne s'en était jamais vraiment remise.

Après des études sans problèmes au collège de jeunes filles, je souhaitais aller à l'université pour faire des études d'architecture. J'adorais dessiner des maisons. Je remplissais des carnets entiers de nouvelles constructions toutes plus modernes les unes que les autres. Je ne savais pas d'où me venait cette passion, mais, j'appris, beaucoup plus tard, qu'un de mes arrière-grands-pères était comme moi, toujours innovant. Il dessinait des jardins à la française. Mon père aussi avait un bon coup de crayon. Il privilégiait les portraits. D'ailleurs, il placardait presque tous ses dessins sur les murs du salon. À cette époque, nous avions un grand appartement en ville, au dernier étage d'une maison bourgeoise.

Mon père pouvait se permettre cette location onéreuse, car il travaillait pour une soierie dont il était le directeur. Mes parents avaient toujours rêvé de faire construire une maison. Cela ne s'est jamais fait. Il fallait acheter un terrain, et ma mère détestait la campagne. »

Elle avait stoppé net la conversation, m'avait regardé. J'avais coupé mon dictaphone et fermé mon cahier de notes un instant, comprenant qu'elle n'avait plus envie de parler.

— Si on rentrait, je commence à avoir froid, on sera mieux au salon ! qu'en pensez-vous, Marc ?

J'avais acquiescé et l'avais suivie.

Je n'étais encore jamais entré dans le salon immense et rectangulaire. On y accédait depuis le hall par la porte de gauche. Face à moi des escaliers monumentaux en pierre, bordés d'une balustrade en fer forgé, conduisaient à l'étage. Du salon on pouvait aussi rejoindre la véranda. L'autre porte, qui se situait juste à l'opposé, ouvrait sur la salle à manger et la cuisine.

Dans ce lieu immense, tout était rangé avec goût, tout était étudié. On sentait que Magdaléna avait une passion pour la décoration. Le grand canapé en tissu laineux de couleur beige clair trônait au centre de la pièce, encadré de chaque côté par des guéridons modernes sur lesquels étaient disposées des lampes contemporaines identiques. Devant le canapé, une grande table basse rectangulaire en bois des îles sur laquelle étaient disposés quelques sulfures originaux, un lourd cendrier en cristal et des journaux. Faisant face au canapé, deux grandes bergères anciennes recouvertes d'un tissu moderne écossais donnaient une certaine personnalité au lieu. Derrière le canapé, sur le mur du fond, une immense bibliothèque surchargée de livres divers. Juste devant, une longue table en bois servait certainement de bureau ou de table pour lire. Là s'entassaient des revues de décoration, des journaux récents et anciens au milieu des différents bibelots et photos de famille.

Magdaléna avait pris place sur le canapé, sur lequel elle avait allongé ses jambes, précisant qu'elle préférerait s'étendre un peu, qu'elle était fatiguée de sa journée. Une sorte de mélancolie émanait de cette femme, qui me touchait. Je m'étais assis sur un fauteuil en face d'elle et avais réouvert mon cahier.

— Je préfère que vous notiez ce que je dis plutôt que l'enregistrement. J'ai horreur d'entendre ma voix.

— Mais, le dictaphone, c'est juste pour moi, au cas où j'oublierais de noter quelque chose.

— Vous savez, Marc, vous pouvez oublier ce que vous voulez, même sauter des événements qui vous paraissent inutiles, ça n'a vraiment aucune importance. Ma vie est triste et monotone.

Je n'avais pas compris pourquoi elle disait ça, puisqu'elle m'avait convié pour faire sa biographie. En fait, j'avais réalisé assez vite que c'était surtout pour parler à quelqu'un qu'elle m'avait demandé de venir. Elle se fichait bien de sa biographie. C'était juste un prétexte. J'eusse espéré en tout cas qu'elle me réglerait ce travail sans problème, ce dont j'avais eu des doutes dès ce premier entretien et dès les premiers contacts. C'était comme une intuition, comme si je m'étais embarqué dans une aventure dont je ne connaîtrais peut-être jamais la fin.

— Reprenons, avait-elle dit.

« De mon enfance, je n'ai pas grand-chose à raconter, sauf qu'avec mes parents nous faisons de nombreux voyages, en France, mais aussi à l'étranger. Mon père adorait voyager. Ainsi nous avons parcouru la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Italie, l'Autriche, et quelques voyages de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, et une fois au Texas où nous avons rendu visite à mon frère. Mais, de ce voyage-là, je ne m'en souviens pas ou peu. J'étais une gamine, six ans ou à peine sept ! Des autres voyages, j'en ai quelques souvenirs confus. Je me rappelle notre escapade en Italie, la visite de Pompéi, de Naples ou de Rome. Puis du voyage en Écosse et du bateau nous conduisant sur l'île de Skye, entouré par des nuées de goélands. Je me rappelle aussi le jeune guide qui m'avait séduite par sa beauté, son teint blafard, et ses

yeux verts. Rien de très extraordinaire qui puisse en faire une histoire, mais j'aimais rester à côté de lui dans le bus, parler anglais. Il me plaisait. Rien ne s'était passé entre nous. Ma mère veillait au grain! J'étais jeune, seize ans peut-être, lui avait au moins vingt ans. »

Je l'avais interrompue :

— Était-ce votre premier amour ?

— Non ! Bien sûr que non ! Mon premier amour était un voisin de quartier avec qui j'ai tout imaginé. Je croyais qu'il m'aimait. Je m'étais trompée. J'avais douze ans, peut-être treize... Nous jouions ensemble dans la cour de l'immeuble. Je crois même l'avoir embrassé. Je ne sais plus très bien. Puis, il est parti ! Je ne l'ai jamais oublié.

Elle ne m'avait pas donné son prénom. J'avais senti une sorte de nostalgie dans sa voix. Elle ne m'en a jamais reparlé.

Je l'avais regardée, allongée sur le canapé. Elle avait dû être une belle femme autrefois, d'ailleurs encore aujourd'hui elle l'était. Elle n'avait pas de rides, ou si peu. Il émanait une certaine tristesse dans son regard. Pensait-elle encore à lui ? Ce premier amour dont elle me taisait le nom ! Puis, elle avait repris :

« Mes études furent un peu tumultueuses. Dans le fond, je n'aimais pas l'école. J'avais toujours l'impression d'être nulle, les profs ne m'aimaient pas. C'était une corvée que d'aller à l'école. Ils disaient de moi que j'étais une enfant gâtée, que je ne faisais aucun effort pour travailler. Pourtant, des efforts j'en ai fait ! beaucoup pour faire plaisir à ma mère travaillant jusqu'à point d'heure, et même le dimanche après-midi. Ça ne servait à rien, ou du moins pas à grand-chose, puisque j'obtenais toujours des notes en dessous de la moyenne au grand désespoir de mes parents. Harcelée par une enseignante qui me traitait d'incapable, j'avais fini par le croire. De ce fait, je n'ai pas continué d'études. Mon rêve de devenir architecte s'était envolé et je ne savais vraiment pas ce que j'allais devenir. C'est sur un champ de courses que j'ai rencontré Jean Claude. »

Elle avait soudain fermé les yeux, comme pour mieux penser à ce passé dont elle avait commencé à me dévoiler les secrets. Jusque-là, des petits secrets bien ordinaires, mais j'avais le sentiment qu'elle était heureuse d'en parler. Elle avait continué :

« Mon père adorait jouer. Il allait au champ de courses à Charbonnières chaque dimanche comme un rituel, et de temps à autre, quand ma mère était d'accord, je l'accompagnais. Ça, c'était depuis que j'avais seize ans. Avant, je n'aurais pas eu le droit.

Jouer de l'argent, c'était contraire aux idées de ma mère, mais mon père avait hérité de la folie de son père qui était un joueur compulsif, et qui dépensait des fortunes pour les chevaux. Il lui était arrivé de gagner de belles sommes, mais je me gardais bien de demander combien. Mon père n'en parlait jamais, il disait toujours : "Ton grand-père a fait fortune aux courses", mais je n'en ai jamais su davantage.

Jean Claude, c'est là que je l'avais vu, il était beau, grand et brun, même plutôt les cheveux noirs, de beaux cheveux frisés légèrement brillants. Il déambulait dans les allées, et j'avais compris à ses dires qu'il possédait un cheval de course, voire plusieurs, mais je ne savais pas encore ce qu'il faisait ni qui il était. La seule chose que j'avais regardée, c'est son allure. Il ne ressemblait en rien à tous ces jeunes que je côtoyais au lycée. Il paraissait beaucoup plus vieux que moi.

Puis, les jours qui suivirent, je ne l'ai plus revu, même si je continuais à accompagner mon père avec l'espoir de le croiser un jour. J'avais fini par l'oublier, traînant avec des copains de lycée, le dimanche au ciné, ou dans des boums du samedi soir.

À l'époque, c'était une sorte de liberté surveillée, les parents ne me laissaient pas sortir avec n'importe qui. J'avais fini par passer mon baccalauréat, à dix-neuf ans, mais peu importe, l'essentiel pour moi était de l'avoir eu. Cependant, je n'envisageais toujours pas mon avenir, sauf que l'idée d'être architecte me trottait toujours dans la tête. Ça n'a jamais eu lieu. J'ai fait quelques petits boulots, je suis allée en Angleterre quelque six mois pour

perfectionner mon anglais, mon père disait que ça pourrait toujours servir.

Comme une coïncidence, c'est à Londres que j'avais revu Jean Claude. Je n'en croyais pas mes yeux. Là-bas, je copinais avec Dany, une fille beaucoup plus libre que moi. Elle était ma colocataire, enfin plutôt ma compagne de chambre, car nous logions toutes les deux dans la même famille. Nous avions des cours d'anglais le matin dans une école privée, puis l'après-midi nous étions libres. Elle était riche et m'emmenait dans des lieux que je n'aurais jamais connus sans elle. Dany était généreuse et se foutait complètement de ce qu'elle dépensait. Elle me payait à boire, me traînait dans des boutiques de luxe pour acheter quelques nouvelles robes, mais je ne pouvais pas la suivre à ce niveau-là. Je me contentais de mon kilt écossais, et de mon pantalon fuseau. J'étais mince, et tout m'allait. Alors qu'aujourd'hui ! »

Elle s'était mise à rire en me regardant, précisant :

— J'ai pris un peu d'embonpoint, en vieillissant, c'est un peu normal, non ! Et puis, je suis très gourmande, alors la ligne ! Je n'y fais pas très attention. Quand j'étais gamine, je n'arrêtais pas de me regarder dans une glace pour voir si je n'avais pas trop de ventre, si mes seins n'étaient pas trop gros. Je voulais ressembler à Jane Birkin, ne pas porter de soutien-gorge sous mon pull. Elle représentait la liberté d'expression.

Elle s'était arrêtée de parler, comme si elle en avait assez. Je m'étais posé la question de savoir si elle poursuivrait ou s'il faudrait que j'attende la semaine suivante pour connaître la suite. J'avais l'impression qu'elle voulait faire durer le suspense, ou que peut-être ce n'en était pas un, que sa rencontre avec Jean Claude ne serait pas une surprise. Je ne savais pas trop, et puis en fait elle m'avait parlé de ce Jean Claude, mais était-ce bien lui qu'elle avait épousé ? Car, d'après ce que j'avais compris dès le début, son mari s'appelait Jean. Était-ce tout simplement le diminutif de Jean Claude ? Elle avait fermé les yeux à nouveau, puis avait continué :



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Marcelle Gamon
magdaléna

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr